

SEXTUS EMPIRICUS

CONTRE LES MORALISTES



LA ROUE À LIVRES

LES BELLES LETTRES

SEXTUS EMPIRICUS

CONTRE LES MORALISTES

Texte introduit, traduit et commenté

par

RENÉ LEFEBVRE

PARIS

LES BELLES LETTRES

2024

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© 2024, Société d'édition Les Belles Lettres,
95, boulevard Raspail, 75006 Paris.
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-45557-0

ISSN : 1150-4129

CONTRE LES MORALISTES

[1] Nous^{1*} avons antérieurement passé en revue les difficultés² soulevées par les Sceptiques au sujet des parties logique et physique de la philosophie³. Il nous reste encore à mettre en place, à la suite, celles qu'on peut avancer contre la morale⁴. Chacun d'entre nous, de la sorte, ayant acquis une parfaite disposition d'esprit sceptique⁵, vivra, comme dit Timon⁶ :

très facilement, dans la sérénité⁷,
sans jamais se faire de souci ni être ému par cela⁸,
ni s'attacher aux tourbillons⁹ d'une sagesse aux
douces paroles.

[2] Mais puisque presque tous se sont entendus pour juger que la théorie morale¹⁰ porte sur la distinction entre les biens et les maux, conformément au propos de Socrate qui, réputé lui avoir donné le branle le premier, enjoignait comme particulièrement nécessaire de rechercher « tout ce qu'il se produit au palais de bon et de mauvais »¹¹, nous devons, nous aussi, d'emblée, commencer par considérer la différence qu'il y a en la matière¹².

* Les notes sont après la traduction, p. 167-211.

1

La différence principale entre les choses de la vie

[3] Tous ceux des philosophes qui passent pour enseigner comme il se doit¹³ les principes de base, et c'est on ne peut plus net dans le cas, entre tous, des membres de l'Ancienne Académie¹⁴, des Péripatéticiens¹⁵ et encore des Stoïciens¹⁶, avaient l'habitude de dire, en divisant les étants, que certains sont bons, certains mauvais, certains intermédiaires entre eux : ceux qu'ils appellent, précisément, « indifférents »¹⁷. [4] Dans une formulation qui lui est en revanche plus particulière et le distingue des autres, Xénocrate disait, en déclinant au singulier, que : « Tout étant¹⁸ ou bien est bon, ou bien est mauvais, ou bien n'est ni bon ni mauvais. »¹⁹ [5] Et, alors que le reste des philosophes accepte une telle division sans démonstration, lui jugeait bon²⁰ d'adopter aussi une démonstration. Si une certaine chose est distincte des biens, des maux et de ce qui n'est ni bon ni mauvais, ou bien elle est bonne, ou bien elle n'est pas bonne. Si elle est bonne, elle deviendra l'un des trois. Si elle n'est pas bonne, ou bien elle est mauvaise, ou bien elle n'est ni mauvaise ni bonne. Si elle est mauvaise, elle sera en réalité l'un des trois, et si elle n'est ni bonne ni mauvaise, elle figurera de nouveau comme l'un des trois. Tout étant, donc, ou bien est bon, ou bien est mauvais, ou bien n'est ni bon ni mauvais²¹. [6] Virtuellement, c'est sans démonstration, cependant, qu'il s'attachait lui aussi à cette division puisque, enfin, l'argument adopté en vue d'établir cette dernière ne diffère pas d'elle. C'est pourquoi, si la démonstration était porteuse de la preuve, la division sera déjà probante par elle-même, puisqu'elle ne diffère pas de la démonstration²².

[7] L'existence de trois sortes d'étants différents a beau sembler faire l'objet d'un *consensus* universel, certains n'en inventent pas moins d'ingénieux arguments, en accordant, certes,

que la différence entre les étants est à peu près de cet ordre, mais en circonvenant la division exposée par des procédés sophistiques²³. C'est ce que nous allons voir en reprenant d'un peu plus haut.

[8] Les auteurs d'ouvrages techniques disent que la définition diffère de l'énoncé universel²⁴ simplement par sa construction, alors que, virtuellement²⁵, elle lui est identique. On peut le penser, car dire que « l'homme est un animal rationnel mortel » revient virtuellement au même que dire : « Si quelque chose est un homme, ce quelque chose est un animal rationnel mortel »²⁶, quoique le son vocal soit différent. [9] Ce qui le montre bien, c'est le fait que l'énoncé universel n'est pas seul à comprendre les particuliers, mais que la définition aussi s'étend à toutes les espèces de la chose définie, par exemple, la définition de l'homme à tous les hommes spécifiques, celle du cheval à tous les chevaux²⁷. Et il suffit que ce qui est subsumé soit faux dans un cas pour que chacun devienne défectueux : l'énoncé universel et la définition. [10] En vérité, quoique différents par le son vocal, ils sont virtuellement identiques. De la même façon, la division²⁸, à ce qu'ils disent²⁹, exhaustive, différerait de l'énoncé universel par sa construction tout en étant virtuellement universelle ; car diviser comme cela, en disant que « des hommes, certains sont grecs, certains barbares », équivaut à dire que « si quelques-uns sont des hommes, ceux-ci sont ou bien grecs, ou bien barbares » ; si quelque homme se trouve, en effet, n'être ni grec ni barbare, il est nécessaire que la division soit défectueuse, d'une part, que l'énoncé universel devienne faux, d'autre part. [11] Voilà aussi pourquoi, selon Chrysippe³⁰, ce qui est formulé de cette façon : « Parmi les étants, certains sont bons, certains mauvais, certains intermédiaires entre eux », est virtuellement un énoncé universel de ce genre : « Si certaines choses³¹ sont des étants, celles-ci ou bien sont bonnes, ou bien sont mauvaises ou indifférentes. »³² Un tel énoncé universel, du moins, est assurément faux, puisque³³ l'un des cas qu'il recouvre est faux³⁴. [12] Si deux choses, en effet, ont une réalité objective, disent-ils, une bonne et une mauvaise, ou une bonne et une indifférente, ou une mauvaise et une indifférente, l'énoncé « Parmi les étants,

celui-ci est bon » est vrai, mais l'énoncé « Ceux-ci sont bons » est faux, car ils ne sont pas bons mais l'un est bon, l'autre mauvais. [13] L'énoncé « Ceux-ci sont mauvais », à son tour, est faux, car ils ne sont pas mauvais mais c'est l'un d'entre eux qui l'est. Il en va de même dans le cas des indifférents, l'énoncé « Ceux-ci sont indifférents » est faux comme l'est aussi l'énoncé « Ceux-ci sont bons » ou « mauvais ». [14] L'objection est à peu près de cet ordre mais elle semble ne pas atteindre Xénocrate, du fait qu'il n'a pas décliné au pluriel³⁵, avec pour effet la falsification de la division en cas de désignation de choses de genres différents.

[15] D'autres ont objecté en ces termes. Toute division³⁶ valide, disent-ils, est la section d'un genre en ses espèces prochaines³⁷, c'est pourquoi une division de ce type est défectueuse : « Parmi les hommes, certains sont grecs, certains égyptiens, certains perses, certains indiens. » Elle ne divise en effet pas en opposant à l'une des espèces prochaines l'espèce jointe et prochaine, mais les espèces de celle-ci, alors qu'il faudrait dire : « Parmi les hommes, certains sont grecs, certains barbares », et ensuite, pour subdiviser : « Parmi les barbares, certains sont égyptiens, certains perses, certains indiens. » [16] L'observation vaut aussi³⁸ pour la division des étants³⁹, puisque tout ce qui est bon et mauvais fait une différence pour nous, tout ce qui est intermédiaire entre les biens et les maux, en revanche, nous est indifférent. La division n'aurait donc pas dû être effectuée comme elle l'a été, mais plutôt de cette façon : « Parmi les étants, certains sont indifférents, certains font une différence et, parmi ceux qui font une différence, certains sont bons, certains sont mauvais. » [17] Une division de cette dernière sorte aurait ressemblé, en effet, à celle qui énonce que : « Parmi les hommes, certains sont grecs, certains barbares, et parmi les barbares, certains sont égyptiens, certains perses, certains indiens. » La division proposée, au contraire, était semblable à celle qui est ainsi formulée : « Parmi les hommes, certains sont grecs, certains égyptiens, certains perses, certains indiens. »⁴⁰

Il n'est pas nécessaire que nous nous attardions maintenant sur ces objections⁴¹. [18] Il conviendra sans doute, en revanche,

de commencer par expliquer que « est » a deux sens. En un sens, il signifie « est en réalité », c'est ainsi que nous disons présentement « Il fait jour. » pour « Il fait réellement jour. »⁴² Au second sens, « est » signifie « apparaît » : certains des savants ont ainsi l'habitude de dire fréquemment que l'intervalle entre deux astres donnés est d'une coudée, alors que cela équivaut à dire « apparaît », et assurément pas, « est en réalité » ; car cet intervalle est, en réalité, peut-être de cent stades, mais il apparaît d'une coudée du fait de l'altitude et de la distance à laquelle on voit. [19] Puisqu'il échoit, donc, à la partie du discours « est » d'être ambiguë, quand nous disons, en Sceptiques, que « parmi les étants, certains sont⁴³ bons, certains mauvais, certains intermédiaires entre eux », nous prenons « sont » comme indiquant, non pas une réalité, mais le fait d'apparaître⁴⁴. Car pour ce qui est de la subsistance des biens, des maux et de ce qui n'est ni bon ni mauvais, dans leur nature, nous avons suffisamment d'affrontements avec les dogmatiques. [20] C'est eu égard à la façon dont ils apparaissent⁴⁵, en revanche, que nous avons pour habitude d'appeler chacun d'entre eux bon, mauvais ou indifférent, conformément à ce que Timon aussi semble indiquer⁴⁶ dans les *Images*⁴⁷, quand il dit⁴⁸ :

Car sans doute tiendrais-je, conformément à ce qu'il
 m'apparaît être⁴⁹,
 un discours de vérité⁵⁰, moi dont la règle est droite :
 c'est à la nature du divin et du bien, toujours⁵¹,
 que la vie d'un homme doit sa parfaite égalité.⁵²

Maintenant que la division mentionnée plus haut est en place comme décrit, voyons ce qu'il faut penser des termes qu'elle contient, en prenant leur notion comme point de départ de nos arguments⁵³.

2

Ce que sont le bien, le mal et l'indifférent

[21] Puisque la discussion que nous menons contre les dogmatiques sur ce sujet a pour partie principale le discernement des biens et des maux, il conviendra, avant tout, d'en établir le concept, car il n'est possible, d'après le sage Épicure⁵⁴, ni de conduire une recherche, ni de soulever des difficultés, sans prénotation⁵⁵. [22] Les Stoïciens⁵⁶, donc, attachés aux notions pour ainsi dire⁵⁷ communes⁵⁸, définissent⁵⁹ le bien de cette façon : « Un bien⁶⁰, c'est l'utilité⁶¹ ou rien d'autre que l'utilité », parlant d'« utilité » à propos de la vertu et de l'action de valeur, de « rien d'autre que l'utilité »⁶² à propos de l'homme de valeur et de l'ami⁶³. [23] Puisque la vertu est, en effet, la partie directrice disposée d'une certaine façon⁶⁴, et que l'action de valeur est une certaine activité en accord avec la vertu, elles sont directement utilité⁶⁵. De l'homme de valeur et de l'ami, qui font eux aussi, à leur tour, partie des biens, il n'était, en revanche, possible de dire ni qu'ils sont réellement utilité, ni qu'ils sont autres que l'utilité, pour la raison suivante. [24] Les parties, disent les descendants des Stoïciens⁶⁶, ne sont ni identiques aux tous, ni différentes des tous ; la main, par exemple, n'est ni identique à l'homme en totalité (la main n'est pas un homme en totalité), ni autre que le tout (c'est main comprise que l'homme en totalité est pensé comme un homme)⁶⁷. Puisque la vertu, donc, est une partie tant de l'homme de valeur que de l'ami⁶⁸, et que les parties ne sont ni identiques aux tous, ni autres que les tous, on a dit de l'homme de valeur et de l'ami qu'ils ne sont rien d'autre que l'utilité⁶⁹. De la sorte, tout ce qui est bon est compris dans la définition, qu'il s'agisse directement de l'utilité ou de ce qui n'est rien d'autre que l'utilité.

[25] Partant de là, disant en conséquence qu'il y a trois façons d'user de l'appellation de « bien »⁷⁰, ils décrivent de nouveau

chacun des signifiés selon ce qui est spécialement visé⁷¹. En un sens, on dit « bon », affirment-ils en effet, ce par quoi ou à partir de quoi il y a une possibilité de profit⁷² : ce qu'il y avait à la base en tout premier, la vertu, assurément, car toute utilité a dans sa nature d'en jaillir comme d'une source⁷³. [26] En un autre sens, c'est ce dont il résulte qu'on tire profit⁷⁴. En ce sens, ce ne sont pas uniquement les vertus qu'on dira « bonnes » mais aussi les actions qui sont en accord avec elles, si vraiment, d'elles aussi, il résulte qu'on tire profit. [27] Au troisième et dernier sens, on dit « bon » ce qui peut être profitable⁷⁵, d'une définition qui embrasse les vertus et les actions vertueuses, les amis et les hommes de valeur, les dieux et les bons démons⁷⁶.

[28] C'est pour cette raison que, chez les Stoïciens, la façon dont on dit qu'il y a plusieurs façons d'employer le nom « bien » n'équivaut pas à la façon dont on le dit chez les philosophes de l'entourage de Platon et de Xénocrate⁷⁷. Quand ceux-ci affirment qu'on dit, en un sens, de l'Idée qu'elle est un « bien », et qu'on le dit, en un autre sens, de ce qui participe de l'Idée⁷⁸, ils font état de signifiés tout à la fois très éloignés l'un de l'autre et n'ayant rien de commun entre eux⁷⁹, à la façon de ce que nous observons aussi dans le cas du vocable « chien »⁸⁰. [29] Par ce vocable est, en effet, signifié un terme déclinable⁸¹ sous lequel sont tombés⁸² l'animal qui aboie de même que l'animal aquatique et, avec eux, le philosophe⁸³, sans compter la constellation ; de tels termes déclinables n'ont pourtant rien de commun et le premier n'est pas non plus contenu dans le deuxième, le deuxième dans le troisième. De la même façon, quand on dit « bons » l'Idée et ce qui participe de l'Idée, on isole⁸⁴ des signifiés mais distants les uns des autres et dont on ne voit pas que l'un comprendrait l'autre⁸⁵. [30] Les penseurs plus anciens, comme je l'ai dit, adoptaient une position de ce genre, mais les Stoïciens, pour leur part, quand il s'agit de l'appellation de « bien », entendent du deuxième signifié qu'il comprenne le premier et du troisième qu'il comprenne les deux autres⁸⁶. Il y en a eu pour dire⁸⁷, cependant⁸⁸, qu'est bon ce qui est à choisir⁸⁹ pour soi-même⁹⁰. Certains s'exprimaient ainsi : « Est bon ce qui concourt au bonheur. »⁹¹ Pour certains, c'est « ce qui fait la plénitude du bonheur »⁹². Et

le bonheur c'est, selon la définition des entourages de Zénon⁹³, Cléanthe et Chrysippe, « le libre cours de la vie »⁹⁴.

Quoi qu'il en soit, la définition du bien est de ce genre. [31] Et puisque le bien s'entend de trois façons, quelques-uns avaient coutume de faire aussitôt porter la recherche sur la définition du premier signifié, pour autant qu'elle énonce⁹⁵ : « Le bien est ce par quoi ou à partir de quoi il y a une possibilité de profit », au motif que, si c'est en vérité ce à partir de quoi il y a une possibilité de profit qui est un bien, on doit dire que seule la vertu générique est réellement un bien (car c'est d'elle seule qu'il résulte qu'on tire profit) ; et que chacune des vertus spécifiques, par exemple la prudence, la tempérance et celles qui restent, échappe à la définition. [32] D'aucune d'entre elles ne résulte, en effet, ce fait même d'être profitable, mais de la prudence résulte le fait qu'on est prudent et non pas, de façon plus générale, le fait d'être profitable (car si c'est ce fait même, être profitable, qui vient à résulter, la vertu ne se limitera pas à la prudence mais sera générique) ; de la tempérance résulte le prédicat qui en découle, le fait qu'on est tempérant, pas celui qui est commun, le fait d'être profitable ; le cas des vertus restantes est analogue⁹⁶. [33] Ceux qui font face à cette accusation s'expriment en ces termes : Quand nous disons qu'« est bon ce dont il résulte qu'on tire profit », cela équivaut à dire qu'« est bon ce dont il résulte qu'on tire un profit particulier au regard de ce dont la vie est faite ». De cette façon, en effet, chacune des vertus spécifiques aussi deviendra un bien, sans apporter l'utilité en général mais en procurant un profit particulier au regard de ce dont la vie est faite : l'une, par exemple, telle la prudence, permettra d'être prudent, une autre, telle la tempérance, d'être tempérant⁹⁷. [34] En voulant, par cette défense, échapper à la précédente accusation, ils ont cependant versé sous le coup d'une autre. Si ce qu'on dit est quelque chose de ce genre : « Est bon ce dont il résulte qu'on tire un profit particulier au regard de ce dont la vie est faite », la vertu générique, quoiqu'elle soit un bien, ne tombera pas sous le coup de la définition ; car il n'en résulte pas qu'on tire un profit particulier au regard de ce dont la vie

est faite (elle deviendrait l'une des vertus spécifiques), mais simplement qu'on tire profit⁹⁸.

[35] On avait coutume d'adresser d'autres objections encore à de telles définitions, dans un esprit de minutie dogmatique, mais il nous suffit d'avoir démontré ce point : dire que sont bons ce qui est profitable, ce qui est à choisir pour soi-même⁹⁹ ou ce qui contribue au bonheur, ou avancer quelque définition de ce genre, ce n'est pas enseigner ce qui est bon¹⁰⁰ mais mettre en lumière ce qu'on lui attribue¹⁰¹. Or, avoir mis en lumière ce qu'on attribue au bien n'est pas montrer le bien lui-même. Que le bien soit profitable, qu'il soit à choisir – raison pour laquelle on dit « bon » ce qui est au plus haut point « admirable »¹⁰², qu'il soit producteur¹⁰³ du bonheur, tous l'admettent d'emblée, c'est certain. [36] Mais si l'on recherche, au-delà, ce que peut bien être cet objet (ce qui est profitable, à choisir pour soi-même, producteur du bonheur), ils cesseront d'être du même avis, quoiqu'ils s'entendent tout d'abord pour dire de lui que c'est ce qui est profitable et ce qui est à choisir. Ils vont plutôt être entraînés dans une guerre incroyable¹⁰⁴, l'un disant que c'est la vertu, un autre, le plaisir, un autre, l'absence de souffrance¹⁰⁵, un autre, quelque chose encore de différent. [37] Si des définitions qu'on a dites ressortait en fait ce qui est le bien, il n'y aurait pas cette dissension entre eux, dans l'ignorance de la nature du bien. Les définitions présentées n'enseignent donc pas ce qui est le bien¹⁰⁶, mais ce qu'on attribue au bien.

De ce fait, ce n'est pas à ce seul titre qu'elles sont défectueuses, elles le sont aussi pour autant qu'elles aspirent à quelque chose d'impossible [38] car, si l'on ne connaît pas l'un des étants, on ne peut pas non plus connaître son attribut¹⁰⁷. Dire, par exemple, à l'attention de celui qui ignore ce qu'est un cheval, qu'« est un cheval un animal qui hennit », ce n'est pas enseigner ce qui est un cheval¹⁰⁸, car le hennissement aussi – l'attribut du cheval – est ignoré de celui qui ne connaît pas le cheval¹⁰⁹. Proclamer, à l'attention de celui qui n'a pas saisi ce qu'est un bœuf, qu'« est un bœuf un animal qui mugit », ce n'est pas mettre le bœuf en lumière, car le mugissement, qui est un attribut du bœuf, n'est pas saisi non plus par celui qui

ne connaît pas le bœuf. [39] Il est donc vain et inutile de dire, à l'attention de celui qui n'a pas la notion du bien, qu'est bon ce qui est à choisir, ou ce qui est profitable, car il faut tout d'abord avoir fait l'apprentissage de la nature du bien lui-même, et ensuite, alors, comprendre qu'il est profitable, à choisir et producteur du bonheur. À partir du moment où l'on ignore la nature en question, de telles définitions n'enseignent pas ce qui est recherché¹¹⁰.

[40] Ces observations sur l'intellection du bien suffiront, à titre d'exemple. Partant de là, on voit bien, je crois, quelles considérations techniques¹¹¹ avancent aussi sur le mal ceux qui ne partagent pas notre opinion¹¹², car est mauvais¹¹³ ce qui est contraire à ce qui est bon : un dommage ou rien d'autre qu'un dommage (un dommage, comme le vice et l'action insensée, rien d'autre qu'un dommage, à la manière de l'homme insensé et de l'ennemi). [41] Entre eux (entre le bien et le mal, je veux dire, ce qui a aussi été appelé « indifférent »), il y a ce qui n'est aucun des deux¹¹⁴. Mais la portée qu'avaient ces définitions, ce qu'il y a à opposer aux définitions, le propos sur le bien peut nous l'enseigner. Poursuivons donc, après ces préliminaires, en examinant si, de la même façon qu'on conçoit quelque chose de bon et de mauvais¹¹⁵, ce quelque chose a aussi une réalité naturelle¹¹⁶.

3

S'il y a un bien et un mal par nature

[42] Il y a des faiblesses dans la façon dont les dogmatiques ont décrit les concepts de bien et de mal, nous l'avons établi dans ce qui précède. Pour faciliter l'accès, d'un autre côté, aux arguments qui portent sur la réalité du bien, il suffit de dire, comme l'affirmait aussi Énésidème¹¹⁷, qu'alors que tous les hommes,

donc, pensent bon ce qui emporte leur conviction¹¹⁸, quoi que cela puisse être, ils ont à ce sujet des jugements spécifiques conflictuels¹¹⁹. [43] Ainsi, tandis qu'ils s'entendent sur l'existence d'une certaine beauté formelle corporelle, disons, ils se disputent quand il s'agit de dire qui est la femme bien formée et belle : l'Éthiopien préfère celle qui a le nez le plus camus et est la plus noire, le Perse approuve celle qui a le nez le plus crochu et est la plus blanche, un autre prétend que la plus belle de toutes est celle qui est entre les deux pour ce qui concerne les traits du visage et la couleur de peau. [44] De la même façon, tant les particuliers que les philosophes¹²⁰ qui, conformément à la prénotion commune, sont d'avis qu'il y a quelque chose de bon et quelque chose de mauvais (bon, ce qui emporte leur conviction et est profitable, mauvais, ce qui est contraire), se font la guerre pour en déterminer l'espèce :

Ce qui réjouit les uns n'est pas ce qui réjouit
les autres¹²¹,

et selon Archiloque :

Ce qui réchauffe le cœur des uns n'est pas ce qui
réchauffe le cœur des autres¹²²,

étant donné que cet individu-ci s'attache à la réputation, celui-là à la richesse, un autre à la vigueur, un tel au plaisir¹²³.